

Il lève les yeux, tremblant,
Vers le bois noir, recouvert
Par le corps du grand Christ blanc,
Du grand Christ au flanc ouvert,

Et dont le front, écorché
Par l'épine le ceignant,
A chaque pointe accroché
Laisse un clair rubis saignant.

Il dit, pliant les genoux :
" Jésus, plein de vérité,
Comme témoin devant nous,
Ce matin tu fus cité.

Fils de Marie et de Dieu,
Qui parmi les hommes vins,
Fais-tu serment qu'on ce lieu
Un jour à tes pieds divins,

Ce don Diego Martinez
En échange d'un baiser
Prit pour fiancée Inès
Et jura de l'épouser..... ?

Mais un grand cri de stupeur
Monte,—car tous ont ouï,
Pris d'une indicible peur,
Une voix répondant ; Oui !...

Et le grand Christ brusquement
Tendant son bras décloqué,
Afin de prêter serment
A levé son poing troué !.....

Après Zorilla qui représente éminemment la poésie lyrique et dramatique, disons quelques mots des fabulistes de l'Espagne.

La fable est un genre littéraire que les Espagnols affectionnent beaucoup, et les écrivains qui le cultivent ne manquent pas.

C'est ainsi qu'ils possédaient, il y a peu d'années, un fabuliste dans le Sénat, un autre au Congrès, et un troisième à l'Académie.

Celui dont je veux parler n'appartient à aucun de ces corps illustres, et il n'écrit que des fables ; mais il y réussit d'une façon remarquable, et il sait approprier ce genre de composition aux mœurs et aux idées de son temps et de son pays.

Il se nomme don Miguel Agustin Principe ; et, comme sa vie a été modeste, elle est très peu connue. Entré dans la carrière administrative, il a dû subir plus ou moins le mouvement des fluctuations de la politique espagnole ; mais son talent est resté noble, honnête, élevé.

Citons quelques-unes de ses fables :

LE PALMIER ET L'OLIVIER.

Vain, orgueilleux, hautain et fier, un beau palmier livrait au vent son panache pompeux et méprisait un humble olivier, parce qu'il n'avait pas son arrogante chevelure.

— Regarde mes tresses, lui disait-il, et meurs d'envie, en voyant avec quelle ardeur l'homme les recherche, pour peu qu'il désire éterniser son nom. Pendant qu'avec tes feuilles et tes maigres rameaux, tu ne lui fournis que du bois pour son foyer, moi, rival du laurier d'Apollon, je survis aux rudes outrages du temps, et animant à l'épreuve les âmes ardentes du martyr, de la

vierge, du guerrier, de tout ce que le monde entier renferme de héros, je leur donne à tous une récompense, une palme.”

“—J'en conviens, dit l'olivier, mais ce n'est pas une raison pour que tu mettes ta joie et ton orgueil à me mépriser. Car, si humble que je sois, je produis l'huile, et j'éclaire les autels du Dieu vivant. Qu'y fait-on alors de ce que tu appelles ta chevelure ? Pour t'apprendre ce que vaut ta présomptueuse vanité, sache, mon fils, que mon huile y brille le jour et la nuit, et qu'au rayon du jour naissant je vois le sacristain se servir de ces palmes que tu vantes si fort, pour balayer le temple.”

N'ayez point d'orgueil ; c'est un vice que ma fable flétrit avec raison. Dieu, qui élève le mortel humble et modeste, confond l'insolent et le superbe.

LE MÉRITE ET LA FORTUNE.

Cheminaut de jour et de nuit avec une impitoyable ardeur, le Mérite et la Fortune se rencontrèrent une fois. Et tous deux de dire alors en même temps :— “ Qui donc a pu nous réunir ainsi dans une fraternelle étreinte ? ”—Le Hasard les entendit, et en riant leur cria : C'est moi.

LE RÊVE DU ROI ET CELUI DU VILLAGEOIS.

Un villageois dormait, et pendant son sommeil rêvait qu'il était roi, et la joie que lui donnait ce rêve était si grande, qu'il se regardait comme l'homme le plus heureux du monde.

Le même jour, en un doux repos, certain roi rêvait qu'il était un simple villageois, et sa joie en était si grande qu'il se croyait l'homme le plus heureux du monde.

En se réveillant, tous les deux s'écrièrent :—“ Songe trompeur ! pourquoi faut-il que dans cette vie les peines soient des choses réelles, et que la félicité et le plaisir ne soient qu'un rêve ? ”

Ces trois fables font connaître l'homme, et la morale qu'il prêche. Nous est avis qu'il ressemble à l'olivier modeste qui, en produisant l'huile, fournit aux hommes une lumière douce et discrète.

Nous avons déjà cité une page d'un autre poète également modeste, don Antonio de Trueba

Il est le poète et le conteur des Biscayes, comme Fernan Caballero est le romancier de l'Andalousie. Tous deux affectionnent le genre pastoral, et décrivent les mœurs des campagnards dans des idylles charmantes. Tous deux ont le respect de la morale et de la religion.

Trueba fait aussi des fables et des chansons. C'est le vrai chanteur populaire, mais pas à la façon de Béranger qui a tant outragé la morale.

Il est né de simples laboureurs dans un hameau des Biscayes, et ce sont les vallées et les montagnes de son pays natal qu'il décrit toujours dans ses *nouvelles*.

A quinze ans, il fut envoyé à Madrid, pour servir de commis chez un parent quincailler ; mais tout en débitant de la quincaillerie derrière son comptoir, il lisait beaucoup ; puis il suivit les cours universitaires et prit ses degrés. Une nuit sur deux était consacrée à l'étude.

On comprend qu'il finit par abandonner le magasin, et par se livrer entièrement à ses chers travaux littéraires. Il collabora à plusieurs journaux pour gagner le pain quotidien, et pendant ses nuits il faisait des chansons dont il a publié un volume, et des *nouvelles* qui ont pour titre "Contes couleur de rose".

Les souvenirs du pays natal y abondent, et ses descriptions sont toujours des peintures naïves et charmantes des vallées et des collines où s'écoula son enfance.

Lisez cette description du hameau de Cabia, qui signifie nid en langue basque, et qui se compose de dix ou douze maisons blanches comme la neige et d'une modeste église, groupées dans un ravin, au bord d'un torrent que deux collines ombragent :

" Le torrent court entre elles, se plaignant tout haut de l'âpreté du chemin, et roulant comme une pierre détachée de la pointe de Pico-Cinto ou Colisa, comme pour se hâter de franchir le mauvais pas ; mais, arrivé à la dernière pente des collines, son murmure est déjà moins haut, sa colère jette moins d'écume, et quand il arrive tout en bas, c'est à peine si on l'entend.

" Au pied des collines, le torrent ne murmure plus ; il sourit et gazouille agréablement, parce que là il rencontre des noyers et des cerisiers dont l'ombre le repose de ses fatigues, des lèvres fraîches et souriantes qui l'effleurent, de beaux vergers parfumés de la fleur des arbres fruitiers, entre lesquels il va faire un tour pour se distraire et recevoir les ovations des pêcheurs et des pommiers qui lui jettent leurs fleurs à pleines mains.

“ La colline du midi se soulève légèrement à droite, et celle du nord à gauche, comme pour protéger des deux côtés le petit village de Cabia, et Cabia, ainsi abrité, vit content, tranquille et heureux. Les hommes l'oublient, mais Dieu se souvient de lui, et il n'en demande pas davantage ”.

Le conteur a gardé l'amour du clocher, et il se complait à rappeler les jours de son enfance.

Dans ses chansons, il a chanté ses jeunes amours avec une naïveté et une grâce charmantes. On en jugera par celle-ci :

“ Les jeunes filles au teint de neige, et à la blonde chevelure, sont de jolies petites fleurs, mais de petites fleurs sans parfum. Enfants glacés du Nord, aimez-les, rien de mieux, elles doivent vous plaire comme la neige de vos sierras ; mais, en Castille, nous aimons les jeunes filles aux brunes joues, nous voulons des âmes ardentes comme ce soleil qui nous brûle. On nous représente Jésus brun, et brune aussi Madeleine. Brunes ont été assurément Azulema la Grenadine, et Isabelle l'Aragonnaise, et la Castellane Chimène, qui laissèrent une mémoire éternelle dans les annales de l'amour. Elles sont brunes aussi, les jeunes filles de mon pays; brune est la belle que j'adore ; vivent les brunes !

“ Ainsi demandant à l'histoire des arguments qu'elle leur refuse, les chansons du midi exaltent les brunes, ainsi le peuple de Castille prête la couleur de l'ébène à votre blonde chevelure, ô Jésus ! ô Madeleine ! Moi, Anton le chanteur, je naquis comme eux dans cette patrie bienheureuse, où l'amour c'est le paradis, où l'in-

différence ce sont les limbes ; mais je ne demande pas à l'amour une joue basanée, je lui demande une joue de lis et de rose ! O jeune fille aux yeux bleus que je vis dans mon village, pleurant d'amour et de mélancolie, quand le triste soleil des morts dorait la crête de la sierra, j'aime ton amour et ta tristesse ”.

Tel est l'accent qui domine dans les chansons du poète. Une douce mélancolie gonfle son cœur chaque fois que sa pensée revient au village où s'écoula son enfance.

Citons encore cette page :

“ Bien des fois, rêvant de mon pays, car c'est mon rêve de tous les instants, je me représente le moment où Dieu permettra que je retourne à mon vallon natal. Quand ce moment sera venu, il y aura déjà des rides à mon front et des cheveux blancs sur ma tête.

“ Je choisirai un jour de fête pour arriver à ma chère vallée, et, au détour de la colline, d'où on la découvre tout entière, j'entendrai sonner les cloches de la grand'messe. Comme elles retentiront doucement à mon oreille, ces cloches, qui tant de fois me remplirent de joie dans mon enfance !

“ J'avancerai dans le vallon, le cœur palpitant, la respiration haletante et les yeux remplis de larmes d'allégresse. Là, je verrai apparaître, avec son clocher blanc et sonore, l'église où sur le front de mes pères et sur le mien fut versée l'eau sainte du baptême..... la petite maison blanche où nous naquîmes tous, et mon aïeul et mon père, et mes frères et moi.....

“ Mais où seront, mon Dieu ! tous ceux qui, les yeux pleins de larmes, me firent leurs adieux, il y a déjà tant d'années ? Je continuerai à avancer dans la vallée ; elle, je la reconnaîtrai, mais non ses habitants. Sera-t-il alors entre les douleurs une douleur plus grande que la mienne ? Les gens réunis sous le porche de l'église, pour attendre le moment d'entrer à la messe, s'approcheront de la rampe qui donne sur la chaussée, d'autres se mettront aux fenêtres, tous pour voir passer l'*étranger*, et ni eux ne me reconnaîtront, ni moi je ne les reconnaîtrai ; car ces enfants, ces jeunes gens, ces vieillards, ne seront ni les vieillards, ni les jeunes gens, ni les enfants que je laissai dans ma vallée natale ” !

Terminons par ce chant plaintif l'esquisse absolument incomplète que nous venons de faire de la littérature espagnole. Il nous semble imprégné du sentiment général qui la caractérise : l'amour du sol natal et de la religion.

VOYAGE

LE ZORD DE L'ARBORE

1840

VOYAGE

DANS

LE NORD DE L'AFRIQUE

A MA FILLE

C'est à toi, ma chère et intrépide compagne de voyage, que je dédie ces pages consacrées à un petit coin du continent mystérieux.

Partout tu m'as suivi dans mes courses aventureuses, non seulement à travers cette Espagne pittoresque que tu as admirée encore plus que moi, mais encore sur les flots bleus de la Méditerranée que nous avons sillonnés en tous sens, aux rives montagneuses du Maroc et de l'Algérie, dans les jardins et les bosquets de Blidah comme dans les gorges dénudées du Chabet-el-Akra, dans les bazars de Tunis et dans les ruines de Carthage, parmi les douars des tribus nomades, et jusqu'au milieu des oasis du Grand Désert.

Tu n'as redouté ni les traversées orageuses sous le souffle effréné du Levantin, ni les ascensions à dos d'âne dans les escarpements des montagnes, ni les courses de nuit en diligence dans les plaines désertes que sillonnent les caravannes, ni les courses de jour dans les sables sans bornes, sous un soleil de plomb.

Ces contrées barbares que tu avais entendu nommer si souvent par les Anglais, *Dark Continent*, ces populations Berbères, Arabes, Kabyles et Nègres, dont les habitations, les coutumes, les mœurs, le langage, la religion sont si étranges, cette vie orientale et primitive dont la description semble légendaire, tout cet horizon

africain, que nous contemplions ensemble des hauteurs de Gibraltar, miroitait dans tes prunelles, et exerçait sur ta jeune imagination une attraction puissante.

“ Allons, me disais-tu, avec une impatience mal contenue, partons pour l’Afrique. J’ai vu l’Alhambra et les alcazars des rois Maures, je veux maintenant voir les Maures chez eux. J’ai vu Séville, Grenade, Cordoue et Tolède, les villes mauresques de l’Espagne, je veux voir maintenant les cités arabes du littoral africain. J’ai vu l’Atlantique et ses vagues profondes, je veux voir l’océan de sable et ses dunes mouvantes.....”

Et, quand tu parlais ainsi, tes yeux étincelaient, comme s’ils eussent eu un reflet de ce qu’un poète a appelé l’âme arabe. A dix-sept ans, le nouveau, l’étrange, le mystérieux attiraient déjà tes instincts de femme.

Eh ! bien, nous l’avons fait ce voyage aux pays qu’habitent les fils du prophète, et ce sont tes impressions aussi bien que les miennes que tu retrouveras dans ce volume. Car jamais deux cœurs de voyageurs n’ont vibré plus à l’unisson.

J’ai été ému de tes émotions, joyeux de tes joies, heureux de tes bonheurs, enthousiaste de tes enthousiasmes. Toutes tes sensations ont eu leur écho en moi.

Plût à Dieu que mon esprit eut pu garder toute la jeunesse, la vivacité et les allégresses du tien !

VOYAGE

DANS

LE NORD DE L'AFRIQUE

I

DEUX JOURS A TANGER.

La terre africaine.—Ses luttes contre la civilisation.—Tanger.—Le Zocco.—Le rhapsode.—Une procession.—Le pacha rendant la justice.—Les femmes arabes.—Leur genre de vie.—Leur mariage.—Aventure d'un Français et d'un Allemand.

Il est sous le soleil une terre qu'on dirait maudite et dont le sort est bien étrange. Très antique, l'une des premières que l'homme ait habitées, elle est cependant restée inconnue, et la civilisation l'appelle encore le continent mystérieux.

A certaines époques de l'histoire, on la met en oubli, on la perd de vue, le genre humain semble ignorer son existence. A d'autres époques, l'attention universelle se porte de son côté, et la civilisation, étonnée d'en avoir fait le tour, sans y pénétrer, fait des efforts héroïques pour la conquérir.

Mais ses conquêtes n'ont toujours été que partielles, et elles n'ont pas duré. Après un temps plus ou moins

long, la barbarie a reconquis le terrain perdu. N'y a-t-il pas là un singulier problème ?

Il fut un temps où les aigles romaines planaient sur une vaste étendue de ce continent, où les légions invincibles des Césars y construisaient de grandes voies militaires, y bâtissaient des villes florissantes, y érigeaient des temples, des amphithéâtres et d'admirables aqueducs. Tout cela est disparu, et l'Arabe errant dresse aujourd'hui sa tente au milieu des ruines.

Il fut un temps où les apôtres de l'Évangile, fécondant de leur sang les conquêtes romaines, y multipliaient les chrétiens, y bâtissaient de nombreuses églises, y créaient de vastes diocèses, et y comptaient plus de cent évêques. La barbarie a détruit tout cela ; et de la florissante Carthage où saint Cyprien réunissait deux Conciles, et de la chrétienne Hippone que saint Augustin illustre par 35 années d'un admirable épiscopat, il n'est pas resté pierre sur pierre.

Des hommes vraiment grands, des conquérants à qui il semble que rien ne pouvait résister, un saint Louis, un Charles-Quint, un Bonaparte, ont tour à tour promené leurs armées victorieuses sur ces plages inhospitalières ; qu'en ont-ils rapporté ? A peine quelques lauriers douteux. Les États européens qui font aujourd'hui de nouvelles tentatives pour s'emparer de ces contrées barbares seront-ils plus heureux ? Peut-être ; mais s'ils réussissent jamais, soyez bien convaincus que ce sera au prix de grands sacrifices, et après bien des revers.

Il y a 50 ans que la France a conquis l'Algérie, et cette conquête n'est pas encore définitive. Elle a failli

lui échapper en 1871, et quand la France se trouvera engagée dans quelque grande guerre sur le continent européen, les tribus Arabes accourront du désert et tenteront de lui ravir son magnifique joyau africain. L'Angleterre a aussi obtenu des succès sur le littoral de l'Égypte : mais ses heureux débuts ont été suivis d'une campagne moins fortunée au Soudan. Ses chances seront-elles meilleures plus tard ? Espérons-le. Mais je ne viens pas vous parler de ces grandes questions, et je veux simplement vous communiquer des notes de voyage dans lesquelles je ne pourrai décrire qu'un petit coin du continent africain.

* * *

Comme beaucoup d'hommes — et il paraît qu'on peut en dire autant de beaucoup de femmes — je me sens attiré par les choses mystérieuses, et c'est avec une espèce de nostalgie que je contemplai l'Afrique, lorsqu'elle m'apparut, à quelques milles de distance, des sommets sourcilleux de la forteresse de Gibraltar. Je ne pus résister à la force d'attraction de cet inconnu, dont je sentais le voisinage, et comme j'avais des compagnes de voyage qui ne manquaient pas non plus de curiosité, nous ne fûmes pas lents à traverser le détroit. D'ailleurs, l'Espagne semble être une prolongation de l'Afrique, et l'étude de celle-ci aide à comprendre celle-là.

En quelques heures, le steamer *Manoubia* avait franchi le détroit, et jetait l'ancre devant Tanger, une des villes les plus importantes du Maroc, que l'Angleterre, la France et l'Espagne contemplant d'un œil d'envie !

Quel admirable panorama présente cette ville, vue de la mer, par un soleil radieux ! C'est un immense château de neige surmonté de minarets roses qui dominent toutes les terrasses, et qui s'élancent des blanches mosquées, comme les étamines sortent des calices des fleurs. La ville est bâtie en amphithéâtre sur le versant d'un superbe promontoire, et se mire dans une jolie baie d'azur bordée de sable d'or.

A peine l'ancre est-elle jetée que notre vaisseau est entouré d'une multitude de chaloupes, montées par des Arabes. Vous avez lu souvent les histoires peu flatteuses des pirates, leurs ancêtres ? Eh bien, tels pères, tels fils ! Ce sont bien encore des pirates, et ils en ont conservé toutes les allures. Il faut voir ces figures basanées, énergiques, où brillent des yeux de feux, ces bras et ces jambes nus dont les muscles se tendent comme des cordages, ces têtes généralement rasées, coiffées de fez rouges ou de turbans gris, ces corps robustes, drapés dans les burnous blancs ! Il faut entendre leur langage, leurs cris, voir leurs gestes, et l'on se trouve immédiatement transporté dans un autre monde, totalement différent de l'Europe.

Au bas de l'échelle du *steamer*, toute une escadre de ces pirates vous attend, et comme chacun d'eux veut vous avoir dans sa chaloupe, ils vous tiraillent, en sens contraires, et si vous n'y prenez bien garde vous courez la chance de prendre un bain entre deux chaloupes.

Enfin, nous abordons ; mais sur le rivage une autre multitude de forbans nous attend, plusieurs dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour nous arracher nos bagages.

Nous finissons par tout lâcher, et nous suivons nos brigands à l'hôtel.

On nous y apprend que c'est un jour de marché d'esclaves, et nous courons au Zocco. Mais ce commerce va diminuant dans le Maroc, et deux esclaves seulement avaient été vendus ce jour-là, une vieille femme, et une jeune fille de 15 ans qui avait été donnée pour \$30.00, malgré que le vendeur eût bien vanté sa marchandise, et montré qu'elle était saine, bien faite, robuste, et avait de belles dents.

Je renonce à vous décrire le versant de colline où se tient le Zocco. C'est un tohu-bohu incroyable où les hommes, les femmes, les enfants, les ânes, les mulets, les chèvres, les moutons, les chameaux, semblent vivre tous en famille dans une promiscuité indescriptible ; et au milieu de tout cela sont entassés des denrées, des légumes, des fruits, du poisson, des armes, des étoffes et des marchandises de toutes sortes.

Ça et là, de curieux spectacles. Ici un charmeur de serpents entouré d'une bande de curieux. Au centre du cercle brule un petit feu, et le charmeur gambade autour en poussant des cris sauvages, et en tourmentant des serpents qu'il agite en l'air, qu'il enroule autour de son cou, ou qu'il enfouit dans sa chemise. Il a les yeux hagards et flamboyants, les cheveux longs et flottants, avec des anneaux de serpents qui lui font une tête de Méduse.

Tout-à-coup sa ronde frénétique s'arrête ; et après de nouveaux cris et de nouvelles gambades, il saisit par la tête le plus gros des serpents et lui donne sa langue

à mordre. Puis, il reprend sa ronde avec le serpent suspendu à sa langue dont le sang jaillit. C'est horrible.

Plus loin, c'est un conteur, debout sur un tertre et déclamant avec force gestes et éclats de voix des histoires des *Mille et une Nuits*. Un auditoire assez nombreux, composé en majorité d'enfants, l'entoure et semble suspendu à ses lèvres.

Hier, ils étaient là. Le conte les captive ;
Ils tendent jeunes, vieux, leur figure attentive,
Comme autour d'une source un troupeau de chameaux.
Ils boivent la sagesse et le doux bruit des mots
Qui coulent de la lèvre aimable du rhapsode.....

.....
Et l'étranger s'étonne, et le poète, heureux,
Voit le pouvoir des mots bien accouplés entre eux,
Et comment, en chantant l'épopée ou les drames,
La pensée et le rêve,—on possède les âmes.

Ailleurs ce sont des chanteurs, accompagnés de *tamtams*.

Mais soudain des détonations retentissent, et nous attirent dans un autre quartier de la ville. C'est une procession qui conduit un enfant à la Mosquée pour être circoncis. En tête, s'avancent de jeunes garçons montés sur de petits ânes et portant des cocardes. A leur suite, viennent des piétons et des carabiniers marchant quatre de front, têtes et pieds nus, et brandissant de longues carabines incrustées d'ivoire et de cuivre doré.

Derrière eux, cheminent les musiciens qui n'ont pas d'autres instruments que des clarinettes et des tambours. L'air qu'ils jouent est toujours le même et se compose

de 7 à 8 mesures ; c'est une espèce de ronde très bizarre et d'une monotonie désespérante.

Enfin, dans une chaise en maroquin rouge, solidement attachée sur un mulet, est assis le pauvre enfant qu'on va circoncire. Il paraît avoir deux ans, et sourit pendant que des marabouts marchant à ses côtés l'éventent avec des fichus et des voiles de couleurs voyantes.

De temps en temps, la procession fait halte, et les carabiniers nous donnent le spectacle d'un *fantasia*. Huit d'entre eux font quelques bonds en avant comme des chevaux qui prennent l'épouvante ; puis, tout-à-coup, les quatre premiers se retournent en faisant décrire un cercle à leurs carabines, et, faisant face aux quatre autres qui les suivent, ils rompent leurs lignes dans un chassé-croisé ressemblant au quadrille, mais avec des élans de tigres. Alors, poussant de grands cris, ils bondissent, et tournant brusquement le canon de leurs carabines vers le sol ils les déchargent dans le sable.

Cette *fantasia* est curieuse et terrible à voir. Elle suffit à faire deviner quels redoutables guerriers doivent être ces Arabes quand on a réussi à les fanatiser.

Ne pouvant suivre la procession jusque dans la mosquée, dont l'entrée est strictement interdite aux chrétiens, nous nous rendons au palais qui s'élève à côté.

Le gouvernement du Maroc est une monarchie absolue, la plus absolue qui existe, et l'empereur, qu'on nomme sultan et qui n'a pas même un Conseil de ministres,